# DISSERTATION

N° 148.

SUR

## LES PRODROMES DES FIÈVRES CONTINUES;

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 1^er^ août 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,*

PAR GUILLAUME ARNAUD, natif de Sancoins,

Département du Cher;

Ex-Chirurgien aux armées; Elève de l'Ecole pratique; Membre de la Société d'Instruction médicale.

*Principiis obsta : serò medicina paratur,*
*Cùm mala per longas invaluêre moras.*
OVIDIUS.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

# FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

*Professeurs.*

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ, *Examinateur.*
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD, *Président.*
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

---

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR

# DES PÈRES.

A LA PLUS TENDRE

# DES MÈRES.

A MA BONNE TANTE,

## MADAME ARNAUD,

*Je satisfais au vœu le plus cher de mon cœur en vous offrant l'hommage de ce faible fruit de mes études ; puisse-t-il vous attester mon amour, mon respect et ma reconnaissance !*

G. ARNAUD.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0005vari_l1m6

# DISSERTATION

SUR

# LES PRODROMES DES FIÈVRES CONTINUES.

Il est un état où les fonctions, présentant un trouble quelquefois peu marqué, qui, tenant plutôt de la maladie que de la santé, ne peut cependant pas être rigoureusement rapporté à la première. Les médecins le nomment *prodrome*, ou *phénomènes précurseurs des maladies.*

Cet état est à la maladie ce que la convalescence est à la santé.

Les altérations morbifiques supposent donc, en général, la préexistence de la période d'imminence. L'étude de la médecine, dans l'art de traiter les maladies, nous conduit naturellement à rechercher les moyens capables de les arrêter dès leur début. Il est peu de maladies médicales qui n'aient leurs prodromes, si on en excepte cependant les apoplexies foudroyantes, et certaines fièvres pestilentielles, qui font périr les malades en quelques instans. Aucune, ce me semble, n'en offre de plus sensibles et de plus durables que les fièvres. Ces affections étant les plus fréquentes de celles qui assiégent l'espèce humaine, le médecin doit donc chercher à les reconnaître dès leur principe; de là dérivent les moyens propres à les combattre. Les phénomènes précurseurs peuvent bien exister, mais cependant ne pas être assez marqués pour faire distinguer de suite la nature de la maladie, au moins pour ceux qui n'y apportent pas une attention assez scrupuleuse, ou qui ne sont

pas assez exercés. Quand on aurait enfin les moyens de pouvoir les reconnaître, qui pourrait se flatter, dans tous les cas, de s'opposer à leur développement ultérieur ?

Personne ne doute, comme l'observent tous les auteurs, des secours efficaces que procure la médecine dans le prodrome des maladies : mais en général, quoique l'on soit dans un état déjà différent de celui de santé, on est parfaitement tranquille, et on ne croit pas avoir besoin des conseils d'un medecin, comptant sur sa bonne constitution, ou sur ce que, peut-être, on a éprouvé antérieurement des indispositions semblables, qui se sont dissipées d'elles-mêmes.

Ces préludes, qui peuvent être suivis de maladies très-graves, sont quelquefois arrêtés dans leur marche par le seul bénéfice de la nature; mais il n'en est pas toujours ainsi, et si l'on eût eu recours aux moyens offerts par la médecine, on aurait pu s'opposer à leur développement, ou au moins mitiger les ravages qu'elles auraient pu produire; car il est d'autant plus important de les attaquer alors, que l'occasion perdue, souvent ne se retrouve plus, et que les troubles produits par la maladie sont déjà au-dessus des ressources de l'art, lorsqu'on fait appeler un médecin.

Forcé le plus souvent d'agir d'après des signes à peine sensibles, on doit apporter une attention d'autant plus grande, qu'une conduite opposée à celle qu'on aurait dû tenir peut être cause d'accidens plus graves que si on eût abandonné le soin de la maladie à la nature elle-même. Lors donc qu'on est appelé à temps auprès d'un malade, ce qui est fort rare, avec quel soin ne doit-on pas considérer les causes éloignées et occasionnelles qui ont amené du trouble dans les fonctions de l'économie ! Ainsi l'âge, le sexe, le tempérament, la constitution, le genre de vie, les habitudes, le domicile, la saison, les maladies régnantes, celles qui ont précédé, etc., etc., seront autant de moyens qui serviront à asseoir le diagnostic. Il ne faut cependant pas être si invariablement fixé à ces principes, que l'on veuille toujours rencontrer, à la fin de

l'été, et chez un individu d'un tempérament bilieux, un embarras des premières voies, ou une fièvre inflammatoire dans un pays froid et montagneux, et chez un individu d'un tempérament sanguin. Il ne faut pas non plus arriver auprès d'une personne avec un esprit prévenu, et croire qu'elle peut avoir telle ou telle affection; car alors les phénomènes sont si peu marqués, qu'on ne manquerait presque jamais de trouver les prodromes de la maladie qu'on aurait supposé exister; ce qui exposerait à commettre des méprises dont les suites pourraient devenir très-fâcheuses.

Les phénomènes généraux étant à peu près les mêmes au début de la plupart des fièvres, il serait bien difficile, dans tous les cas, d'en assigner le genre, et de prévoir quelle en sera la terminaison. Celles qui s'annoncent par des phénomènes légers en apparence ne changent-elles pas quelquefois tout à coup pour revêtir un caractère très-fâcheux? Il faut donc bien être en garde sur les moyens que l'on met en usage au début d'une fièvre; car celles qui se montrent souvent sous des phénomènes d'irritation peuvent, en quelques jours, prendre le génie adynamique. C'est alors que, pour éviter toute méprise dans la plupart des cas, au moins, on doit avoir égard à la constitution du sujet, à son tempérament et aux maladies actuelles, etc. Ne voit-on pas aussi qu'une fièvre qui s'annonce par des phénomènes inflammatoires très-manifestes passe à l'état adynamique, si le traitement antiphlogistique est porté trop loin.

Les causes antécédentes qui servent à augurer sur le caractère de la maladie qui est prête à se développer ne formeront que des probabilités très-incertaines, jusqu'à ce que les effets qu'on peut leur rapporter commencent à se manifester. On est obligé, la science ne pouvant jamais atteindre un tel degré de certitude, de se renfermer dans des conjectures tout au plus probables, et quelquefois très-ambiguës. En effet, ne voit-on pas tous les jours des individus soumis aux mêmes influences, dont la constitution est la même, être pris, l'un d'une fièvre inflammatoire avec des

symptômes ataxiques; un autre, d'une fièvre bilieuse simple. On ne peut cependant mettre en doute que, lorsqu'on aura une connaissance exacte de tout ce qui a précédé, on ne puisse porter un jugement plus certain sur le genre d'affection qui commence à se développer, et sur les suites qu'elle peut entraîner : et l'expérience vous prouve que la constitution de l'individu a une telle influence sur le génie de la maladie, que le tempérament sanguin est une cause des plus probables pour faire soupçonner une fièvre inflammatoire ; le tempérament lymphatique, une fièvre muqueuse, etc.

Si l'on ne peut parvenir à connaître, dès le début, le caractère que la fièvre tend à revêtir, il faut, jusqu'à ce que les phénomènes soient plus prononcés, se borner à l'emploi des moyens généraux, et avant de recourir à un traitement plus actif, on attendra, ou que les phénomènes déjà existans aient pris plus d'intensité, ou bien qu'il s'en soit développé de nouveaux. C'est sans doute aux complications des symptômes communs à toutes les fièvres, dès leur début, qu'on doit rapporter la conduite différente des médecins; ainsi les uns emploient indifféremment les antiphlogistiques; les autres les toniques; ceux-ci les évacuans; d'autres enfin, pensant que toutes les fièvres étaient dues à la répercussion de la transpiration, mettaient en usage dans tous les cas, les sudorifiques : on a peut-être trop négligé l'emploi de ces derniers dans le degré d'imminence des maladies, car souvent une sueur provoquée, non pas comme le font les gens du peuple, avec du vin chaud, moyen qui leur réussit quelquefois, mais par des remèdes plus doux, peut ramener la santé à son type naturel.

Ce n'est pas sur la longueur des prodromes qu'il faut augurer de la gravité et de la durée des fièvres; en général, plus elles sont promptes à se déclarer, plus elles offrent de danger : mais si les prodromes existent déjà chez un individu, et qu'il reste encore exposé aux causes qui ont pu les produire, elles peuvent prendre un

caractère très-fâcheux ; surtout chez ceux dont la constitution est détériorée par quelques maladies antérieures.

De tous les signes avant-coureurs des fièvres, le plus constant est cette lassitude spontanée, bien différente de celle qui est due à un travail prolongé, ou à toute autre cause aussi évidente, que le sommeil, loin de réparer, semble encore augmenter. Son degré d'intensité n'étant pas toujours le même, et la sensation qu'elle fait éprouver n'étant pas non plus la même, lui ont fait donner par les auteurs différens noms : ainsi *Galien* la distingue en θονοδε ou *tensive* ; en φλεγμονον, ou *inflammatoire ;* en ελκοδε ou *ulcéreuse ;* la dernière enfin qu'il nomme φρικοδε, qui n'est qu'une augmentation de la troisième.

Ce n'est pas dans le système musculaire seul que se fait sentir ce phénomène, qui s'annonce par la paresse à exécuter quelques mouvemens volontaires, par la presque impossibilité de serrer quelque chose dans les mains, ou de se tenir quelque temps debout. Les fonctions intellectuelles présentent aussi différens degrés d'altération : ainsi la mémoire est plus vacillante, l'imagination moins active, et on ne peut réfléchir long-temps sans que les idées se confondent. A cet état, qui peut cesser de lui-même, s'il n'est pas porté trop loin, viennent se joindre d'autres signes non équivoques d'une maladie prête à éclater. Les individus sont chagrins, brusques ; tout les ennuie, tout leur déplaît ; ils ne peuvent se livrer à des occupations qu'ils suivaient naguère avec constance. Le sommeil, tantôt est plus court, tantôt est plus long ; le plus souvent il est troublé par des rêves fatigans, et il ne répare pas les forces ; le visage n'est jamais le même que dans l'état de santé, ou il est plus vermeil, et comme gonflé, ou bien il offre une teinte pâle ou jaunâtre, qui s'étend quelquefois à tout le corps : les yeux sont, dans quelques cas, rouges et animés ; le plus souvent le regard est triste et abattu ; la saveur de la bouche est toujours différente ; la langue est ordinairement couverte d'un enduit plus ou moins épais ; rarement elle est plus rouge ; l'appétit est, le plus souvent, diminué,

mais quelquefois il est nul, et dans quelques occasions il se trouve augmenté; la soif est tantôt plus grande, et tantôt moindre; les fonctions de l'estomac sont dérangées, les individus éprouvent des nausées, et parfois des vomissemens, soit avant, soit après le repas; celles des intestins offrent aussi des altérations presque constantes, telles que des borborygmes, de légères coliques, du dévoiement, de la constipation, etc. Les urines sont tantôt rouges, tantôt pâles, et rendues quelquefois avec un sentiment de cuisson dans l'urèthre. La tête est le siége d'un sentiment de pesanteur ou de douleur plus ou moins vive vers la région frontale ou occipitale, qui sont accompagnées de vertiges presque toutes les fois que l'on se baisse. La respiration est naturelle, au moins dans le plus grand nombre des cas; les sujets bâillent, poussent quelquefois des soupirs involontaires. La circulation se fait régulièrement, mais le pouls peut varier dans sa dureté ou sa mollesse, sa force ou sa petitesse, etc. La chaleur de la peau est le plus souvent naturelle : on observe quelquefois des sueurs partielles ou générales. Les sens de la vue, de l'ouïe et de l'odorat, offrent des changemens à peine appréciables. La sensibilité présente différens degrés d'altération.

Cet état qui peut se prolonger pendant des semaines entières avant que la fièvre se déclare serait alors avantageusement combattu par la diète, un régime convenable, et par la thérapeutique, si ces premiers moyens étaient insuffisans; mais comptant sur les forces de la nature, et ordinairement sur sa bonne constitution, on continue de boire, de manger, de s'occuper, etc., comme en pleine santé.

Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'assigner l'instant où la fièvre commence, et où les prodromes finissent. *Schrœder* regarde les frissons et le mal de tête comme annonçant sa présence : mais ces deux symptômes existent quelquefois sans qu'on puisse dire qu'il y ait fièvre; d'ailleurs, ne savons-nous pas que les actes de l'économie sont tellement liés, que, lorsqu'ils

se succèdent, on ne peut guère déterminer la fin de l'un et le commencement de l'autre ?

De tous les moyens propres à arrêter une fièvre prête à se déclarer, il n'en est aucun de plus efficace que l'abstinence complète des alimens ; mais peu de personnes, pour une simple indisposition, veulent se soumettre à un régime aussi sévère, et le médecin est obligé souvent de condescendre à leurs volontés. Il aura soin, dans ce cas, de prescrire des alimens légers et de facile digestion, en défendant expressément toute nourriture animale, et les liqueurs fermentées et échauffantes. Au contraire, il ordonnera des boissons aqueuses, acidules et abondantes : le régime doit toujours être modifié, d'après l'âge, le sexe et les exercices, etc. On doit rester dans le repos, tant du corps que de l'esprit ; ce n'est pas qu'un exercice modéré, si les forces le permettent, puisse être nuisible ; des conversations agréables et peu prolongées ne peuvent qu'être avantageuses. On doit éviter de s'exposer à une température trop froide ou trop chaude, à la fraîcheur du soir, aux exhalaisons viciées. On doit être peu couvert en été, et l'être suffisamment en hiver. Les bains de pieds, des lavemens sont quelquefois avantageusement conseillés pour dissiper cet état. Si ces moyens sont insuffisans, il faut avoir recours à un traitement plus actif ; ainsi, des vomitifs, des purgatifs, des saignées, sagement ordonnés, peuvent, en très-peu de temps et beaucoup plus sûrement, rétablir la santé.

Après l'emploi de ces moyens, quelquefois l'appétit, les forces et le sommeil ne se rétablissent pas comme ils étaient avant ; on tirera alors de l'usage des amers, des toniques, des apéritifs, etc., les plus grands avantages.

Cependant il peut arriver que la maladie, se jouant des secours de la médecine, n'en continue pas moins sa marche ; mais si l'on n'a pu parvenir à l'arrêter dès son début, on peut être presque certain qu'on aura toujours beaucoup fait pour en diminuer la gravité.

On donne généralement à l'ensemble des phénomènes précurseurs des fièvres le nom d'*état.*

Le sujet de ma dissertation inaugurale ayant spécialement pour objet la connaissance des phénomènes au moyen desquels on peut parvenir à distinguer, dès leur début, le genre des fièvres essentielles, je vais essayer de tracer ceux qui s'offrent le plus souvent, et que j'ai eu occasion d'observer quelquefois.

La classification de M. le professeur *Pinel* me servira de guide dans la distinction des cinq fièvres primitives.

### *Prodromes de la Fièvre inflammatoire.*

Les prodromes de la fièvre inflammatoire ou angioténique sont généralement connus sous le nom de *pléthore*, ou d'état inflammatoire.

Les causes qui peuvent le faire présumer sont : le tempérament sanguin, une forte constitution, la jeunesse, l'époque de la première menstruation chez les femmes ; l'habitation dans un lieu élevé et exposé au nord, le printemps, l'usage d'une nourriture abondante et succulente, l'abus des boissons excitantes, le passage subit d'une vie très-exercée à l'inaction, la suppression d'une évacuation habituelle, l'omission d'une saignée, les passions vives, etc.

Il s'annonce par une pesanteur de tout le corps, et un malaise général. La peau offre une rougeur assez sensible, surtout au visage, qui augmente lorsqu'on est couché. L'origine des membranes muqueuses est plus colorée qu'à l'ordinaire ; les doigts sont un peu tuméfiés ; les veines plus dilatées ; l'appétit peut être le même que dans l'état naturel, mais le plus souvent il est diminué. La bouche est pâteuse et fade, la soif presque constamment augmentée, le ventre resserré, l'urine rouge et peu abondante ; les sujets poussent des soupirs par intervalles ; l'ha-

leine est chaude ; les battemens du cœur sont forts ; le pouls est plein, la chaleur de la peau un peu élevée, le corps presque constamment en moiteur ; les yeux sont brillans ; la tête est le siége d'une pesanteur qui augmente lorsque l'on veut se baisser ; on éprouve des vertiges en voulant exécuter des mouvemens un peu violens ; le sommeil est troublé par des rêves fatigans ; il y a de la somnolence pendant le jour ; sentiment de fourmillement dans les muscles.

Ces phénomènes ne se trouvent pas toujours réunis chez le même individu : le plus souvent il s'y en joint d'autres qui semblent indiquer un autre genre de fièvre ; mais la prédominance des premiers ne permet pas de douter de l'imminence de la fièvre inflammatoire.

Sa marche est ordinairement graduée et régulière ; sa durée peut n'être que de quelques jours ; mais souvent il arrive qu'elle se prolonge plus long-temps, et peut se terminer spontanément par une hémorrhagie nasale, chez les jeunes gens et les adultes ; par un flux hémorrhoïdal chez les personnes qui y sont sujettes ; par les menstrues chez les femmes, surtout si c'est près de l'époque où cet écoulement doit paraître ; par des sueurs générales, rarement par les urines et les évacuations alvines. Dans quelques cas, il peut se dissiper d'une manière insensible, si le sujet veut se soumettre à un régime convenable. Malgré l'emploi des moyens les mieux ordonnés, quelquefois la fièvre inflammatoire ne laisse pas de se développer.

Si les causes prédisposantes continuent d'agir, les récidives peuvent être fréquentes ; les rechutes sont rares ; la convalescence est très-courte.

La diète est le premier moyen qu'on doit mettre en usage ; ou au moins on ne permettra que des alimens peu nourrissans et tirés du règne végétal : on proscrira les substances animales et farineuses ; les boissons doivent être abondantes, acidules, nitrées, rafraîchissantes ; les bains de pieds ne peuvent être qu'avantageux ; on ne

doit employer la saignée qu'avec beaucoup de réserve ; cependant elle deviendra inévitable lorsque l'intensité des phénomènes pourra faire craindre le développement prochain de la fièvre inflammatoire.

Les sujets menacés de fièvre inflammatoire habiteront un appartement vaste et bien aéré ; leurs vêtemens doivent être légers, leur sommeil peu prolongé, et l'exercice, si les forces le permettent, ne doit jamais être porté jusqu'à la fatigue.

Observation. Bertrand Ducas, homme âgé de trente-trois ans, cordonnier de profession, d'une forte constitution, d'un tempérament bilioso-sanguin, sujet dans son enfance à des épistaxis, fait usage d'une nourriture abondante. Il est de retour des armées depuis six mois, où il a servi pendant douze ans. Sans cause connue, Ducas ressentit un léger mal de tête le 17 avril ; le lendemain ce mal de tête augmenta, et fut accompagné d'un sentiment de lassitude générale ; il continua ses occupations encore quelques jours, et entra à l'hôpital de la charité le 23 du même mois, offrant les phénomènes suivans : pommettes colorées, bouche fade, langue humide, et couverte d'un enduit blanchâtre ; soif assez vive, appétit presque nul depuis trois jours, dégoût pour les substances animales, digestions faciles, borborygmes, abdomen non douloureux, point de selles depuis 48 heures, urines rouges, chaleur de la peau halitueuse, pouls fort, plein et régulier : céphalalgie assez vive, sommeil troublé par des rêves fatigans ; sentiment de brisement dans les articulations huméro-cubitales. Il fut mis à la diète et à l'usage d'une boisson délayante pendant quelques jours. Comme le mal de tête subsistait encore, on lui fit prendre deux bains de pieds, chauds ; il sortit bien portant le 30 du même mois, sept jours après son entrée.

*Prodromes de la Fièvre bilieuse.*

On nomme communément les prodromes de la fièvre bilieuse ou méningo-gastrique, *embarras gastrique* ou *état bilieux*.

Les causes qui peuvent le faire soupçonner sont, le tempérament bilieux, mélancolique; l'habitation des pays chauds et humides; le séjour dans les lieux marécageux, les hôpitaux, les prisons, les vaisseaux; l'usage d'alimens de mauvaise qualité, la privation de végétaux; les changemens brusques dans l'atmosphère, tout excès dans les alimens, surtout pris avec précipitation; la suppression d'une évacuation habituelle, toute affection vive de l'âme, etc

On le reconnaît à la pâleur de la face, à la teinte jaune du pourtour des lèvres et des ailes du nez, qui s'étend assez souvent jusqu'à la sclérotique; saveur amère de la bouche, enduit blanc, sale, jaunâtre de la langue, qui est toujours plus marqué le matin; soif plus ou moins vive; prédilection pour les boissons acides, dégoût pour les substances animales, digestions difficiles, nausées, renvois nidoreux, aigres; quelquefois vomissemens spontanés de matières presque toujours amères et mêlées de bile, laissant dans la bouche une saveur désagréable; légère douleur à l'épigastre, qui augmente constamment par la pression; borborygmes, flatuosités abdominales, déjections alvines, jaunâtres et fétides; diarrhée, moins rarement constipation; urines claires et écumeuses, quelquefois naturelles; respiration libre; haleine quelquefois fétide; douleurs sympathiques et passagères dans la poitrine; le pouls n'offre rien de particulier; la peau est quelquefois sèche et âcre au toucher, surtout à la paume des mains; lassitude spontanée, nonchalance, malaise général, sentiment de fourmillement dans tous les muscles; douleurs de tête, quelquefois vers l'occiput, mais le plus souvent à la région susorbitaire; sommeil agité.

On observe des exacerbations le soir, surtout si le sujet a fait usage de quelques alimens.

Chez certaines personnes d'un tempérament bilieux très-prononcé, plusieurs phénomènes propres à cette fièvre existent habituellement, sans que pour cela la santé en soit dérangée.

Cet état peut durer des jours, des semaines entières, sans que la fièvre se déclare. Il en existe deux variétés, l'une appelée *embarras gastrique*, et l'autre *embarras intestinal* : dans la première, ce sont les phénomènes cérébraux qui sont les plus marqués : dans la seconde, ce sont les sous-diaphragmatiques ; mais comme, dans le plus grand nombre des cas, ils existent simultanément, il est assez difficile de les distinguer.

Il se termine quelquefois d'une manière lente et insensible ; le plus souvent par des vomissemens, ou des évacuations alvines naturelles ou provoquées. Un écart dans le régime, un changement subit dans la constitution atmosphérique, etc., sont les causes les plus fréquentes du développement de la fièvre.

La convalescence est, dans tous les cas, longue et assez souvent traversée par des récidives.

Souvent la diète, et les boissons acides et délayantes, prises en grande quantité, suffisent pour ramener la santé à son type naturel ; si, après en avoir prolongé l'usage pendant quelques jours, on n'en retire aucun effet, c'est alors qu'il faut recourir aux moyens dont la pratique des médecins constate tous les jours l'efficacité ; ainsi le tartrate antimonié de potasse et l'ipécacuanha, dont il faut varier la dose suivant l'âge, le sexe et la constitution, et qu'on ne doit pas employer indifféremment dans tous les cas, sont les remèdes les plus usités. Si, après l'emploi des vomitifs, il subsiste encore quelques phénomènes bilieux, on pourra mettre en usage de légers purgatifs, comme les sels acides, le séné, la manne, la casse, le tamarin, la rhubarbe ; dans quelques cas, lorsque les fonctions de l'estomac restent languissantes, il faut tâcher de les rétablir par les amers de toute espece.

Les soins hygiéniques consistent à habiter un appartement dont l'air est frais et fréquemment renouvelé; à être peu couvert, à ne faire usage que d'alimens légers, acides et tirés du règne végétal; à prendre un exercice modéré, surtout à la campagne, et à s'éloigner autant que possible des causes occasionnelles.

Observation. Marie Jacob, femme mariée, âgée de quarante-quatre ans, n'a jamais quitté Paris, où elle exerce la profession d'ouvrière en linge; son tempérament est bilieux, son caractère triste; elle a toujours joui d'une assez bonne santé, a cessé d'être menstruée à quarante-un an, et fait usage tantôt de bonne ou de mauvaise nourriture.

Depuis près de deux mois, les digestions chez cette femme devinrent difficiles; tous les matins, la bouche était fade, et comme pâteuse; elle éprouvait par intervalles du dévoiement. L'appétit ayant cessé entièrement, elle se présenta à l'hospice de Clinique interne, offrant l'état suivant : visage un peu coloré, teinte très-légèrement jaunâtre du pourtour des lèvres et des ailes du nez; bouche pâteuse et amère; langue humide, et couverte d'un enduit blanc, sale; soif augmentée, désir des boissons acides; appétit nul depuis quelques jours; douleurs à l'épigastre, que l'on détermine seulement par la pression; selles liquides, pouls naturel, chaleur de la peau un peu élevée; sommeil mauvais depuis près de quinze jours, et souvent interrompu par des rêves fatigans. M. le professeur *Leroux* lui prescrivit, le lendemain de son entrée, un éméto-cathartique, une infusion de chicorée et de bourrache, une limonade végétale, et la diète. Le troisième jour, la plupart des phénomènes avaient disparu; on continua encore pendant quelque temps l'usage des mêmes boissons, et cette femme fut en état de sortir dix jours après son admission dans l'hospice.

*Prodromes de la Fièvre muqueuse.*

Il est assez difficile de distinguer les prodromes de la fièvre muqueuse ou adéno-méningée d'avec ceux de la fièvre bilieuse; le plus souvent ils sont compliqués.

Les causes prédisposantes de l'état muqueux sont, le tempérament lymphatique, une constitution faible, l'automne, le séjour dans les lieux bas, humides, marécageux, dans les hôpitaux, les prisons, les vaisseaux; l'usage d'alimens de mauvaise qualité, ceux pris exclusivement de la classe des végétaux, surtout des farineux; les boissons aqueuses non fermentées; l'abus des évacuans, des saignées, du coït; une vie oisive, les veilles prolongées, la nostalgie, des études opiniâtres, des chagrins, des maladies antécédentes, etc.

Il s'annonce par une lassitude spontanée, par des pandiculations, la pâleur, quelquefois la bouffisure du visage; la flaccidité de toute l'habitude du corps, la saveur pâteuse de la bouche, la tuméfaction des gencives, l'enduit muqueux blanc de toute la langue, l'abondance de la sécrétion de la salive, l'anorexie, quelquefois désir des alimens qui deviennent fastidieux sitôt qu'on les a goûtés; l'absence de la soif. A ces phénomènes viennent se joindre des nausées, des rapports nidoreux et acides; quelquefois des vomissemens de matières incolores, glaireuses et souvent acides; la difficulté des digestions, un sentiment de gêne vers l'épigastre, qui n'augmente pas ordinairement par la pression; des borborygmes, des flatuosités, des coliques passagères, quelquefois continuelles; un dévoiement muqueux, comparé à du frai de grenouille; l'haleine est acide, le pouls naturel ou un peu plus faible, la sensibilité au froid extérieur plus grande, la chaleur diminuée; la transpiration cutanée est augmentée, et répand une odeur acide; les urines sont abondantes et claires, et rendues avec un sentiment de cuisson; l'occiput est douloureux, le sommeil troublé par

des rêves; quelquefois il y a insomnie ou somnolence continuelle ; des douleurs contusives dans les articulations inférieures surtout, et une lassitude qui rend impropre aux travaux accoutumés.

Cet état peut durer pendant des mois entiers sans diminuer ni augmenter d'intensité; il peut se terminer d'une manière insensible, mais, le plus souvent, c'est par des vomissemens muqueux, et, dans quelques cas, par des boutons aux lèvres, des aphthes, le ptyalisme ou la fièvre, si les prodromes, loin de se dissiper, prennent un nouveau degré d'intensité.

Souvent il se complique de symptômes vermineux, surtout chez les enfans; les rechutes, les récidives sont très-fréquentes ; la convalescence est toujours longue.

Si les tisanes amères et aromatiques ne suffisent pas pour rétablir la santé, il faut alors avoir recours aux vomitifs, à l'emploi desquels succède celui des purgatifs ; on préfère toujours, dans ce dernier cas, la rhubarbe. S'il y a complication vermineuse, on mettra en usage le muriate de mercure doux, uni au muriate d'ammoniaque; les boissons qui conviennent le mieux sont celles que l'on fait avec la chicorée, la camomille, la gentiane et le quinquina.

Eviter l'air frais, les lieux humides; faire usage de vêtemens chauds, d'alimens de bonne qualité, de jus de viande aromatisée, de rôtis, de vin généreux, mais pris modérément; des frictions sèches; tels sont, dans ce cas, les règles à suivre que prescrit l'hygiène.

Observation. Michel Revellet, âgé de seize ans, et né à Londa en Savoie, habite Paris depuis dix-huit mois; ce jeune homme est d'une assez forte constitution ; son tempérament paraît être lymphatico-sanguin. Il est décroteur sur les quais ; il loge à un rez-de-chaussée, rue des Deux-Anges-Saint-Germain; il fait usage d'une nourriture assez substantielle.

Etant resté exposé à la pluie plusieurs jours de suite, il fut étonné

un matin, à son réveil, de se sentir plus faible que de coutume : il suivit cependant son travail pendant huit jours, sans interruption. Après ce temps, il ne pouvait rester dehors que quelques heures. Ses forces diminuaient graduellement. Admis à l'hôpital de la Charité, il présentait les phénomènes suivans : la tête était lourde sans être douloureuse; la face pâle, la langue humide, la saveur de la bouche fade; l'appétit existait encore à un faible degré. L'ingestion d'un liquide quelconque dans l'estomac provoquait aussitôt le vomissement; point de soif, coliques passagères, dévoiement depuis six jours, qui menait quatre ou cinq fois en vingt-quatre heures; urines pâles, pouls un peu plus fréquent que dans l'état de santé; chaleur de la peau naturelle; sueurs pendant la nuit, d'une odeur acide très-sensible; peu de sommeil depuis quelque temps. Le médecin lui prescrivit une tisane délayante et cinq bouillons; il eut, dans la journée même, plusieurs vomissemens de matières visqueuses, et qui ressemblaient aux liquides qui venaient d'être pris. Le lendemain on lui fit prendre quinze grains d'ipécacuanha, et on continua la prescription précédente. Le quatrième jour, excepté l'envie de vomir, le sujet était dans le même état : on le mit alors à l'usage d'une infusion de rhubarbe à froid, et d'une décoction d'eau de riz édulcorée avec le sirop de coing. Dès-lors les forces se rétablirent de jour en jour, et Revellet fut en état de reprendre ses occupations dix-huit jours après son entrée.

### *Prodromes de la Fièvre putride.*

Les phénomènes précurseurs de la fièvre putride ou adynamique exigent du médecin une attention d'autant plus grande, que, cachés presque toujours sous les signes extérieurs des fièvres muqueuse et bilieuse, on ne parvient souvent à la reconnaître que lorsqu'ils ont fait des progrès qu'on ne peut plus arrêter.

Les causes prédisposantes générales et individuelles sont à peu près les mêmes que celles des fièvres dont nous venons de parler.

Cependant une constitution faible et détériorée ; la vieillesse , le séjour dans les hôpitaux , les prisons , les vaisseaux , les villes assiégées , les amphithéâtres de dissection , les lieux étroits et humides, où beaucoup d'individus sains ou malades sont réunis ; l'habitation près des voieries ; la privation de bons alimens , de vin , de liqueurs alcoholiques chez les personnes qui en font habituellement usage ; l'abus des saignées , des purgatifs ; l'excès dans l'étude , et les plaisirs de l'amour ; les veilles prolongées , les affections morales tristes , l'ennui , le chagrin , les inquiétudes , etc. , seront autant de causes qui serviront à donner l'éveil à l'homme de l'art sur le caractère de la fièvre qui est prête à se développer.

Cet état s'annonce par une diminution notable des forces ; la physionomie présente une altération sensible ; les traits sont tirés en bas ; les yeux sont mornes ; le teint est quelquefois vergeté ; les chairs sont molles ; toute l'habitude du corps est dans un état de langueur ; anorexie , désir des boissons acides , langue tendant à se sécher , et offrant une teinte brune ; dévoiement , fétidité extrême des selles ; respiration courte ; haleine moins chaude que dans l'état naturel ; pouls lent et faible ; froid sensible aux extrémités ; diminution de la vue et plus souvent de l'ouïe ; pesanteur de tête , morosité , pressentimens sinistres , stupeur , somnolence , rêvasseries fatigantes.

A ces phénomènes , qui sont souvent inappréciables , on ne peut douter de l'imminence de la fièvre putride , et si , par des moyens appropriés , on ne parvient à en enrayer la marche , dès son début , on a tout à craindre de l'issue d'une maladie aussi grave.

Sa marche est toujours aiguë , à moins qu'elle ne survienne chez un individu attaqué de maladie chronique , et qui garde le lit depuis long-temps.

Rarement elle se termine par les seuls efforts de la nature ; et souvent , malgré le traitement le mieux dirigé , on ne peut s'opposer à son développement. Si l'on a été assez heureux

pour l'arrêter alors dès son début, il faut bien se mettre en garde contre les récidives. La convalescence est toujours longue.

Le traitement consiste dans l'emploi des vomitifs, qui sont d'autant mieux indiqués, qu'il existe, dans presque tous les cas, des signes d'embarras gastrique. On soumettra de suite les individus à la diète, ou au moins on ne leur permettra que des alimens très-légers. On prescrira les boissons toniques acides, telles que les limonades aiguisées par le suc de citron, et même l'acide sulfurique; les vins généreux coupés d'eau, les infusions d'arnica, les décoctions de quinquina, etc. On évitera avec soin toute évacuation débilitante.

Les sujets seront placés au milieu d'un air libre; leurs vêtemens doivent être d'une propreté extrême. Il faut tâcher de les éloigner de toute idée triste, et les engager à prendre des récréations agréables. Chez les personnes atteintes de maladies chroniques, il faut essayer de soutenir et de rappeler les forces.

Observation. Rollet (Pierre), âgé de soixante et onze ans, d'une constitution assez forte, mais affaibli par l'âge, entra à l'hôpital de la Charité, le 29 novembre 1815, pour une péripneumonie qui se termina heureusement en quelques jours, et dont la convalescence a été troublée par une affection nouvelle.

Rollet, près de sortir, fut pris, sans cause connue, le 15 décembre, d'une diminution considérable des forces, au point de ne pouvoir plus rester levé un instant. En quelques jours la langue devint brunâtre, mais conservait encore son humidité; l'appétit se perdit, et le 20, il fut pris d'un dévoiement involontaire, d'une fétidité insupportable; le pouls, à peine fréquent, offrait quelques inégalités et était facile à déprimer. Les astringens, les aromatiques, les toniques, furent inutilement mis en usage, dès le principe, pour arrêter la marche d'une maladie qui faisait tous les jours de nouveaux progrès. Le 2 janvier, le malade présentait tous les signes d'une fièvre adynamique les plus graves; couché sur le dos, il pou-

vait à peine se soutenir quelques instans dans une autre position. La langue était noire et sèche ; le ventre déprimé, le pouls petit et fréquent, etc. Les symptômes, malgré l'emploi de tous les moyens les mieux ordonnés dans un cas semblable, s'aggravèrent encore, et le malade mourut le quatre du même mois.

A l'autopsie, on a trouvé le poumon droit hépatisé à son sommet, dans une très-petite étendue. On voyait à l'extérieur des intestins, surtout du cœcum, de petites taches auxquelles répondaient le gonflement et la rougeur de leur membrane muqueuse. Les tégumens qui recouvrent le sacrum présentaient une escharre peu profonde.

*Prodromes de la Fièvre maligne.*

Les prodromes de la fièvre maligne ou ataxique peuvent exister, dans certains cas, pendant quelque temps, avant le développement de la fièvre ; aucun phénomène assez souvent ne précède cette terrible maladie.

Les causes qui peuvent faire présumer l'état ataxique sont : le tempérament nerveux, une constitution irritable, l'enfance, la jeunesse, l'âge adulte, le sexe féminin, la suppression d'une évacuation habituelle, les passions tristes, une nouvelle affligeante ou très-agréable, la contrariété, etc.

Les individus menacés de cette fièvre sont tristes, disposés aux idées sombres ; leur physionomie offre des altérations variables, tantôt une mobilité extrême des traits, que met en jeu la circonstance la plus légère ; d'autres fois immobilité presque complète ; air inquiet ; quelquefois oubli de prendre des alimens ; appétit naturel ou perverti ; langue nette ; soif quelquefois nulle ; dans quelques cas, digestion facile ; dans d'autres, la présence des alimens détermine une pesanteur vers l'épigastre : il peut survenir des vomissemens de matières muqueuses, quelquefois mêlées de bile ; la respiration est inégale et entremêlée de soupirs, le pouls ordinairement petit et serré, la chaleur de la peau naturelle, l'urine presque

toujours limpide et incolore; la perversion de la vue et de l'ouïe survient fréquemment : quelques sujets croient entendre des paroles qui ne sont pas prononcées ; d'autres éprouvent des visions, des bluettes, des vertiges ; la tête est communément le siége d'une sorte d'embarras qu'ils ne peuvent exprimer. En général, la susceptibilité morale et physique est altérée, le plus souvent exaltée ; le bruit le plus léger auquel ils ne s'attendent pas, un corps quelconque qui frappe tout à coup leurs yeux ; une personne qui les approche sans qu'ils s'en aperçoivent, excitent en eux une sensation très-vive, souvent accompagnée d'un frémissement général ; le sommeil est agité, troublé par des rêves pénibles ; les organes de la locomotion sont plus faibles ; néanmoins les mouvemens sont plus rapides et plus brusques ; le timbre de la voix est quelquefois altéré ; les paroles sont articulées avec plus de rapidité ou de lenteur.

On distingue les prodromes de la fièvre ataxique de l'hystérie et de l'hypochondrie, en ce que celles-ci sont essentiellement chroniques, et que leur marche est graduelle. Ils peuvent se terminer par la santé, ou par la fièvre, qui est souvent mortelle.

Les moyens propres à dissiper cet état sont, d'éloigner, s'il se peut, toute idée triste ; d'éviter les émotions vives ; de se procurer des distractions agréables. Dans quelques cas, un bon régime, le séjour à la campagne, suffisent pour rétablir la santé ; le plus souvent on est obligé d'avoir recours aux boissons antispasmodiques et émulsives, aux bains, aux vésicatoires, ou aux sinapismes appliqués aux extrémités inférieures.

OBSERVATION. Mademoiselle Victoire Tosty, âgée de dix-huit ans, d'un tempérament nerveux sanguin, d'une constitution faible, est très-bien menstruée depuis l'âge de douze ans : à l'époque où les puissances étrangères étaient réunies à Paris, un soldat prussien s'étant permis quelques mauvais traitemens contre le père de cette jeune personne, elle en fut tellement effrayée, qu'elle tomba évanouie : elle reprit l'usage de ses sens cinq minutes après. Le soir,

elle se coucha sans rien prendre ; elle ne put dormir un seul instant. Le lendemain, elle s'imaginait que tout était en mouvement dans l'appartement qu'elle occupait. Elle ne put se livrer à aucun des exercices qui lui étaient familiers ; elle éprouvait des nausées, des envies de vomir fréquentes ; l'appétit était nul, la soif peu vive ; les forces étaient en bon état, les idées nettes. Ayant eu occasion de voir alors cette demoiselle, je favorisai les vomissemens, qui étaient très-pénibles ; je lui conseillai de prendre des bains de pieds sinapisés, et pour boisson une infusion de tilleul avec l'eau de fleur d'oranger. Au bout de quelques jours de l'emploi de ces moyens, les fonctions reprirent leur marche régulière.

Je croyais pouvoir me borner strictement à l'exposition des phénomènes précurseurs des fièvres sans anticiper sur celle des symptômes ; mais comme les premiers deviennent souvent symptômes, je n'ai pu quelquefois me resserrer dans les bornes que me prescrivait le titre de ma dissertation.

# HIPPOCRATIS APHORISMI.

## I.

Nam ferè ut cœli turbulenta tempestas numquàm nisi præcedentibus solet signis ingruere : ità, corporum imminentia pleraque incommoda, ortûs proprii significatione monstrantur. *De sanit. tuend. ad Anthiocum.*

## II.

Lassitudines sponte obortæ morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

## III.

Impura corpora quò magis nutriveris, eò magis lædes. *Ibid.*, *aph.* 10.

## IV.

Incipientibus morbis, si quid movendum videatur, move; vigentibus verò, quiescere melius est. *Ibid.*, *aph.* 29.

## V.

Non febricitanti appetitus dejectus, et oris ventriculi morsus, et tenebricosa vertico, et os amarescens, sursùm purgante opus esse, indicat. *Sect.* 4, *aph.* 17.

## VI.

Non febricitantibus, si fiat tormen, et genuum gravitas, et lumborum dolor, deorsùm purgante opus esse, indicat. *Ibid. aph.* 20.